

POÉSIE CONTEMPORAINE DE LANGUE FRANÇAISE

Natif de Saint-Étienne (1966), Fabrice Farre est issu d'une famille d'immigrés sardes et a obtenu la nationalité française à l'âge de 14 ans. Il a fait ses études supérieures de lettres à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne. Si sa vocation poétique est très précoce, c'est cependant au début des années 2000 que ses publications deviennent vraiment régulières et nourries. Son opus comporte aujourd'hui un nombre très important de textes, proses ou vers, parus dans des anthologies, des ouvrages collectifs, des sites littéraires et dans plus de cent revues étrangères ou françaises, dont PLS, qui dans son numéro 3 publiait déjà, en 2013, trois courts poèmes (p. 70). Traducteur de quelques textes de García Lorca, ainsi que d'Os de seiche du grand Eugenio Montale, Fabrice Farre est lui-même aujourd'hui l'auteur d'une vingtaine de recueils, dont, pour ne citer que les plus récents, *Avant d'apparaître* (Unicité, coll. « Le vrai lieu », 2020), *Implore* (Bruno Guattari éditeur, 2020), *Sauf* (Éditions du cygne, coll. « Le chant du cygne », 2021), *Des équilibres* (Bruno Guattari éditeur, photographies de Philippe Agostini, 2022).

C'est ce même dernier titre dont l'ombre portée couvre ici une série de courts épisodes aux arguments également mystérieux, qu'ils soient fantôme de récit ou courte méditation, rêve comme éveillé ou confession intime, scénario quasi surnaturel ou aphorisme étendu (comme en 6 l'émouvante pensée sur le solipsisme) – c'est ce titre même qui nous met peut-être sur la voie de la très sûre, mais très discrète poétique qui donne forme et sens unifiés à ces pièces, celle d'une balance des composantes hétérogènes de l'instant, celle d'un jeu des oppositions de registre et de contenu dont la tension fugace et jamais appuyée réussit à faire tenir le texte le temps d'une brève inspiration. En témoigne, exemplairement, le très beau premier poème. Qui parvient à faire de sa lecture un exercice de léger vertige, en nous situant d'un bout à l'autre, équilibre incertain, à mi-chemin (« mi-parcours » semble dire en écho le contexte) entre le familier d'une part, de l'autre le non identifiable, sinon à tâtons, et par conjectures multiples. Familières, les marques de l'appareil du récit, grammaticales (le passé simple) comme topiques (les possibles voyageurs, leur chargement). La relative hauteur de ton aidant, on pourrait alors se croire devant une anabase miniature (et la suite confirmera qu'il y a peut-être innutrition persienne, consciente ou pas, et une pointe d'humour). Mais le paysage change. D'entrée, le récit occulte toute référence exacte et univoque en installant à l'incipit le personnel ils. Et pas davantage de voyageurs ou de randonneurs que de bagage ou de sac (même si « dos » est présent), mais le seul « chargement » qui se prête plus facilement à l'abstraction et à l'élargissement de sens. Sans attendre la clause et l'allusion à la condition tragique de Sisyphe (elle-même peut-être ambivalente, balançant entre la leçon du mythe et sa légère inflexion ironique), on pressent que le récit de cette transmission a valeur de parabole, dont la lecture même balance entre plusieurs gloses: figuration d'une chaîne de la condition humaine, où ceux qui arrêtent le parcours lèguent le fardeau du périssable aux chaînons suivants, ou plutôt, à cause du contexte littéraire, de la présence du « langage », de la métaphore du « manœuvre » (elle peut regarder vers la main de l'écrivain), figuration de la lignée des créateurs dont l'ouvrage ne trouve parcours abouti que par cession aux successeurs ? ou pourquoi pas, une brève destinée des formes poétiques, actants soudain animés de leur propre évolution ?... Quelle que soit ici et pour les autres textes la réponse, un fait s'impose : la forme brève n'est pas en l'occurrence un choix externe plus ou moins arbitraire, mais une nécessité interne dictée par l'esthétique même d'une balance incertaine. Qui ne peut maintenir la légèreté suggestive d'une parole d'énigme et le caractère fugitif de ses visions qu'en renonçant à s'attarder, à grever le procédé par sa répétition, à augmenter la part de rationalité dans la quête d'un sens.

PLACE DE LA SORBONNE

Ce qui est vrai du développement du poème l'est tout autant de sa prosodie, dont le travail est exactement convergent. La technique prosodique est voisine de ce qu'il est convenu d'appeler le verset persien, qui, sous l'aspect d'une prose continue, enchaîne des vers blancs et parvient même à les emboîter les uns dans les autres, offrant à la lecture plusieurs possibilités de segmentation. Le patron des vers comptés reste cependant très audible, et leur carrure rythmique très marquée, au diapason du registre haut de cette poésie, à sa tonalité épique, à son relatif hiératisme formel. Rien de tel ici, mais une souplesse plus grande, qui entretient à la lecture un effet de perpétuel vacillement rythmique, qui fait tantôt pencher vers un canevas métrique, tantôt vers son estompe, au profit d'un cours de simple prose. Ainsi du/de la vers/phrased'ouverture : « Ils posèrent // leur chargement // à mi-parcours. ». Ou bien prose, ou bien, une fois qu'ont été repérés d'autres mètres à venir, un alexandrin trimètre symétrique avec coupe lyrique après la première mesure. Ceci encore : « Il poursuit, / conscient que ceux // qui passèrent par là / finirent par céder // une place plus noble. », l'évolution progressive vers le canon rythmique le plus audible faisant coïncider à la clausule le lexique (« noble ») et cette propriété même de l'alexandrin. Autre sourire...

Aux amateurs de poursuivre, il reste beaucoup à découvrir, notamment à apprécier la remarquable invention de tous ces couples de mots, soit coordonnés (leur association confine parfois à l'attelage, cette variété d'équilibre instable), soit reliés à distance, véritables centres gyroscopiques des poèmes où se concentre en même temps qu'il s'y déploie le riche appareil symbolique d'un imaginaire des équilibres.

Gérard Berthomieu